

Sylvie Nicolas. En voie d'apparition

Valérie Forgues

Number 161, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forgues, V. (2021). Sylvie Nicolas. En voie d'apparition. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (161), 23–25.

Sylvie Nicolas

En voie d'apparition

Par VALÉRIE FORGUES*

L'écriture comme une arme pour rester debout fait contrepoids à la grande mélancolie qui parcourt les plus récents livres de poèmes de Sylvie Nicolas, tous deux parus au printemps dernier. Fragments de lecture d'une poésie aussi salvatrice qu'indomptée.

« TA PEAU SUR L'ÉCHIQUIER DU RÉEL »

Dans *Aucun mot n'est tenu au miracle*¹, les poèmes se déploient comme à travers les pages éparses d'un carnet où se joue le récit d'une rencontre marquante. Nicolas s'applique à en garder les traces. Les titres des poèmes, par exemple « Page dix-neuf de ta vie », « Un chapitre entier », « Page manquante du livre de mai », « Page cinquante-neuf du livre qui tente de se refermer », se lisent comme des précisions sur des instants dont la poète se souvient, à sa manière. Ils accentuent la sensation de lire quelque chose de très intime. Aux prises avec les images, les souvenirs d'une proximité où l'émotif et l'organique se chevauchent, la narratrice évoque un passé dévorant et, même si tout semble derrière, rien n'est bouclé. Les secrets sont préservés, dans cet étrange carnet.

Il y a ce *corps tombé*, et on assiste à une collision entre le quotidien et le désir, à un accident retracé, consigné par la



poésie. Il y a celle qui écrit, qui se met à distance d'elle-même, et puis il y a ce *vous* qui hante, dont l'histoire reste en suspens.

« Entre ta peau et la sienne / l'indompté et ses océans / suffisamment sauvages / pour faire de vous des espèces / en voie d'apparition ».

La folie, l'irrationalité du désir, sa puissance nourrissent la narratrice, la révèlent à elle-même. Si elle s'y abreuve, elle semble aussi les craindre, tout comme elle appelle et redoute les élans du corps. L'émotion est à fleur de peau. Elle oscille entre la banalité du quotidien et une certaine violence, créant des ambiances graves, trop lourdes pour un cœur. Entre liberté, asservissement et quête d'équilibre, « [l]e désordre court pieds nus dans une *cage* ».

Le réel est protéiforme, à la fois obstacle et source d'émerveillement, d'éblouissement, d'ennui. Il est aussi épreuve, et « jouons à ne pas mourir » (les derniers mots du livre) sonne

Tes doigts se referment sur la queue de l'image
[disparue
la puissance vibrante de ses lèvres
cette enseigne au-dessus de vos têtes

*prière de ne pas stationner
espace réservé au dernier de leurs cris*

Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 22.

Bien entendu les questions
ne sont que des questions
il suffit de quelques secondes
pour voir mourir des millions d'êtres humains
ou une seule et même personne
à répétition

Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 39.

tu notes qu'un doigt posé sur ta bouche
est comme un fusil appuyé sur ta tempe
que le souffle ténu qui s'échappe de tes lèvres
mesure ce qui te sépare de toute chose vivante

Aucun mot n'est tenu au miracle, p. 64.

un peu comme si c'était tout ce qu'elle avait fait
dans le livre, jouer, vivre, être entièrement pré-
sente, envers et contre tout, contre tous.

Plusieurs textes comportent des passages
en italique, souvent commençant par la même
formulation : *longtemps tu as cru*. À présent, le
réel la ramène sur terre. Elle croyait ceci, mais
ses illusions, ses rêves se sont brisés ou envolés.
Longtemps tu as cru, comme si à présent elle
voyait clair, ne se racontait plus d'histoires.

Engagée autant que cryptée, la poésie de Sylvie
Nicolas est absolue, corps, chair, tête, cœur, mots
et silence. Tout devient arme pour vivre.

Aucun mot n'est tenu au miracle comme un
constat, la tentative de refaire le fil, de com-
prendre : que s'est-il passé ? À quel moment, comment les
cœurs se sont fracassés, les mots ont perdu leur pouvoir ? De
Sylvie Nicolas, l'autrice Alix Paré-Vallerand, qui l'a côtoyée
dans le cadre du programme de mentorat de Première Ova-

tion, dit qu'elle revendique *le droit à la tristesse. La tristesse
dans un lac de colère. La tristesse des femmes*. Des deux livres
printaniers de la poète, le chagrin déborde. Il se porte comme
une écharpe douce.

« DEBOUT JE SUIS »

« [J]'apprenais cicatrices et tatouages / poings refermés sur le
silence / j'apprenais à lire la honte / accrochée aux épaules /
à lire le désordre / dans ses commencements / j'apprenais ».

La voix qui tisse la trame de *Nos yeux dans le bac bleu*² s'élève
et se bat pour rester fidèle à l'indomptable en soi : « [S]ans la
petite / sans le chien / mes veines affolées / se prennent pour des
branches / et j'attends / la coupe à blanc ». Sans cette connexion
à sa fibre profonde, sans ces présences du chien et de la petite
qui l'accompagnent tout au long du livre, la narratrice pourrait
se perdre. Dans la figure canine, indocile autant que sage, et
dont le motif se répète presque jusqu'à l'obsession tout au long
du livre, la poète a peut-être trouvé un miroir, un compagnon,
un moteur. Dans celle de *la petite*, Sylvie Nicolas entretient la
curiosité face à la vie, ouvre la porte à la parole pour modeler,
pour transformer le morne en quelque chose d'éclatant. C'est
un engagement entier de la poète que je retrouve d'un livre à
l'autre, et qui passe par une proximité avec cette part ensau-
vagée, sensible et empathique d'elle-même.

« [L]e silence n'a pas capitulé / il porte la résistance / des
amours en sursis ».

Critiques d'une société froide, fabriquée, prémâchée, loin
de l'enchantement, les poèmes qui forment *Nos yeux dans le
bac bleu* sont un cri de désespéré pour exister. La
force du silence n'a d'égale que celle de l'amour,
de la fureur de vivre. Des machinations qui nous
transforment en produits de consommation à
récupérer, du formatage de nos âmes restent la
lumière, la poésie, notre part farouche, l'intrai-
table en nous pour « infiniment japper une sorte
de je t'aime / destiné à rameuter ce qui nous reste
de chien / en dedans du corps / continuer de jap-
per / la parole / sans laisse / résolument / sans sa
chienne de laisse ».


« Zone zéro », deuxième section de *Nos yeux
dans le bac bleu*, qui tire son titre d'une chanson
de Jean Leloup, sort les crocs. La critique de ce
qui nous déshumanise, de ce qui nous récupère,
est plus corrosive. La main tendue devient bras
ouverts pour se lier à l'autre, qu'il soit intime ou
anonyme. Se répète dans cette section, tissée de liens avec la
première partie du livre, la formule *toi comme moi*, une façon
de conjurer la solitude. L'ouvrage se termine sur une longue
suite d'une rare intensité, un souffle comme une tempête



qui vient tout ramasser, éclairer un peu la douleur, et qui fait résistance à ce qui écrase.

Dimension charnelle, force du corps, puissance du désir imprègnent les deux livres et, si la rédemption vient de la découverte du langage, elle arrive aussi, par le contact indéfectible avec l'autre, comme un baume sur le chagrin : « [S]onger que la peau nue / a ses chapitres de mémoire / accostés au pied du lit ». La bouche et ses déclinaisons se multiplient à travers les deux livres ; un kaléidoscope où l'on embrasse, on lèche, on parle, on dit ou on se tait.

« [P]lus que toute autre chose / tu habites un poème incendié ».

C'est dans ce lieu sans repos que naît la poésie de Sylvie Nicolas. Est-ce la même narratrice qui voyage entre les livres, entre travail de mémoire et révolte, qui porte un hurlement pris dans la gorge sur le point d'éclater ? Je l'entends ainsi, une seule voix riche et escarpée, qui refuse de se taire devant l'adversité ; face à toute forme de conditionnement des cœurs, elle ne laisse rien aller, ne se résigne pas, mais étreint. 

1. Sylvie Nicolas, *Aucun mot n'est tenu au miracle*, Le Noroît, Montréal, 2020, 73 p. ; 17 \$.

2. Sylvie Nicolas, *Nos yeux dans le bac bleu*, Moul, Montréal, 2020, 67 p. ; 14,95 \$.



* Formée en création littéraire et en théâtre à l'Université Laval, Valérie Forgues est poète et romancière. Elle s'intéresse au récit de soi, à l'intime, à la mémoire et au deuil. Elle partage son temps entre l'écriture, l'édition, la critique en poésie et son travail en bibliothèque. Son dernier livre de poèmes, *Jeanne forever* (avec Stéphanie Filion), est paru chez Le lézard amoureux en 2018.

Petite déjà
le refus
de m'agenouiller dans le silence
de mettre les chiens au pas
de les tenir en laisse

Nos yeux dans le bac bleu, p. 13.

J'ignorais alors que je naîtrais
d'une main sur ma cuisse
d'un souffle sur ma nuque
que je m'accoutumerais à renaître
à coups de caresses
à flanc de falaise
comme un chien
défiant la mort

Nos yeux dans le bac bleu, p. 17.

je suis
de tous les instants
sacrifiés
femmes et hommes
prisonniers d'un temps assassin
hommes et femmes
dans la traverse des champs de mines
ramenés à la file dans leur corps
la raison du plus fort au-dessus de leur tête

Nos yeux dans le bac bleu, p. 59.

AU LIEU DU LIVRE

Livres rares et d'occasion

418 648-6210

aulieudulivre@gmail.com

169, rue Crémazie Ouest, Québec (QC) G1R 1X6

